

Paris qui Chante

REVUE
HEBDOMADAIRE
ILLUSTRÉE
DES
CONCERTS

THÉÂTRES
CABARETS ARTISTIQUES
Music-
HALLS

SOMMAIRE

18 GRAVURES

- Prends Garde Tourterelle*, chan-
son interprétée par MARGUE-
RITE NELL (4 photog.) ~ 2
- Les Brevets Militaires*, mono-
logue créé par DUVAL (4 pho-
tographies) ~ 4
- Le Printemps m'agite*, chanson-
nette interprétée par MARIUS U
(2 photographies) ~ 6
- L'Armoire à Glace*, chanson
créée par DEVASSY (4 pho-
tographies) ~ 8
- En Route pour la Chasse*, ma-
zurka pour piano, par LEO
POUGET (1 photographie). 10
- L'Amour en Rêve*, chanson créée
par GIRALDUC (2 phot.) ~ 12
- Fortes Têtes*, pièce en 1 Acte,
par E. P. LAFARGUE ~ 14

ABONNEMENTS

PARIS
ET DÉPARTEMENTS :

Un an ~~~~~ 13 fr.
Six mois ~~~~~ 7 fr.

ÉTRANGER :

Un an ~~~~~ 19 fr.
Six mois ~~~~~ 10 fr.

POLIN
Rédacteur en Chef

Administration
106 B^d St-Germain
Paris

MARGUERITE NELL



MARGUERITE NELL

A Ninette FOURTON

Prends garde tourterelle

Poésie de
MAURICE BOUKAY

interprétée par MARGUERITE NELL
Musique de PAUL DELMET

Alliegretto

PIANO.



Su . zette un jour au

bord de l'eau La . vait sont plus jo . li trous . seau — Elle a . per . çut l'Au . tour du Roi Guet . tant la co . lombe en é .

Ritén.

A tempo

— moi El . le pâ . lit d'ef . froi — Prends gar . de tour . te . rel . le

Ritén.

Ren . tre dans ta tou . rel . le — Prend bi en garde à l'Au . tour du Roi Qui tourne autour de toi!



Suzette, un jour, au bord de l'eau,
Lavait son plus joli trousseau,
Elle aperçut l'Autour du roi,
Guettant la colombe en émoi.
Elle pâlit d'effroi.
Prends garde, tourterelle,
Rentre dans ta tourelle,
Prends bien garde à l'Autour du roi,
Qui tourne autour de toi.

II

Suzette courut au moulin,
Appela le meunier Collin.
« Prends ton arbalète, meunier,
Et viens du haut de ton grenier
Abattre l'épervier. »
Prends garde, tourterelle,
Rentre dans ta tourelle,
Prends bien garde à l'Autour du roi,
Qui tourne autour de toi.



III

Aussitôt le malin meunier,
Monte avec Suzette au grenier.
Montèrent si haut dans la tour,
Qu'ils en oublièrent l'Autour.
C'était la fin du jour,
Prends garde, tourterelle,
Rentre dans ta tourelle,
Prends bien garde à l'Autour du roi,
Qui tourne autour de toi.

IV

Fille, fillette, aux soirs d'amour,
Si vous apercevez l'Autour,
Qui tourne autour du colombier,
Chassez loin de vous l'épervier !
N'allez pas au meunier !
Prends garde, tourterelle,
Rentre dans ta tourelle,
Prends bien garde à l'Autour du roi,
Qui tourne autour de toi.



DUVAL

Les Brevets Militaires

MONOLOGUE

créé par DUVAL

Paroles de

E. RIMBAULT
& DESMARETS

Musique de

CHRISTINÉ & RIMBAULT





PARLÉ. — Oui, comme mon colonel est à la mo...bilita...moli...mobilisation, ah ! ça y est, i m'a chargé de relever tous les brevets d'invention qui ont rapport à l'armée. Je vas vous en lire un peu, y en a des rigolos.

ANATOLE LAFOUASSE. — Inventeur d'un petit grillage s'adaptant sous la queue des chiennes de militaires pour empêcher les chiens des civils de venir y fourrer leur nez. (*A part.*) Ça, c'est intelligent et moral.

GASTON MOULSÈCHE. — Petits robinets s'adaptant au bout de la chaussure les jours de grande pluie, pour vider en route la limonade qui rentre dans les godillots.

ONÉSIME FILASSE. — Lunettes vertes pour chevaux de cavalerie leur permettant de bouffer de la paille et de se figurer que c'est du foin. (*A part.*) Ça, c'est un peu rosse.

MATHIEU CHOUPIASSON. — Goupillon en poils de hérisson pour nettoyer l'intérieur des fusils gras.

SOSTHÈNE GÉSIER. — Petite pompe servant à regonfler les punaises trop plates pour leur donner de la mine les jours d'inspection dans les chambrées. (*A part.*) Ça, c'est plein de délicatesse.

ARSÈNE VERGOUNASSE. — Attrap'-gouttes s'attachant sous le nez des cantinières qui prisent et servant à recueillir les roupies pour pas qu'elles tombent dans les sauces.

ZÉPHIRIN MOUILLARD. — Nouveau parfum s'ajoutant à la poudre de guerre pour empêcher les canons de sentir mauvais de la gueule. (*A part.*) Ça, c'est de l'hygiène, comme i disent.

OCTAVE ROUFION. — Machine pour magasins à fourrages destinée à trier les avoines, à broyer les maïs et à écraser les vesces.

SATURNIN GROUILLARDON. — Nouvelle glu à l'usage des bleus et se collant instantanément aux fesses des cavaliers pour les empêcher de se f... par terre.

JULIEN LATAUPE. — Bouchon miniature se plaçant au derrière des mouches dans les bals ministériels pour les empêcher de déposer leurs ordures sur les nichons des dames. (*A part.*) Ça, ça m'en bouche au moins trois coins.

GASTON BAFOUILLLOT. — Appareil dentaire destiné à remettre en état les lèvres des enfants de troupe qui ont la bouche en cul-de-poule.

CASIMIR LATRIPE. — Soufflet automatique pouvant servir l'été, dans les colonies, pendant les marches militaires, pour faire le petit vent du nord dans les culottes des zouaves. (*A part.*) Napoléon qu'était épatant n'aurait jamais trouvé ça.

THOMAS GRENOUILLLOT. — Machine servant à pulvériser les vieilles crottes de bique pour en faire du tabac à priser pour les invalides. (*A part.*) Ça, c'est pour faire des économies à l'État.

GASTON POUILLARD. — Petites attaches à l'usage des hommes ayant les jambes très velues pour empêcher les poils trop longs de se prendre la nuit dans les doigts de pieds.

Y en a encor dessus ma liste
Des brevets aussi drôlichons ;
Mais j'crois bien qu' c'est tous des fumistes,
Ceux qui fabriquent ces inventions.

LE PRINTEMPS M'AGITE

CHANSONNETTE
interprétée par
MARIUS U

Paroles de
L. LELIÈVRE & E. GIRAUDET

Musique de
F. CHAUDOIR



MARIUS U



Paris qui Chante



REFRAIN



II

Comme un gamin je m'enflamme,
Je cours après tous les jupons,
Qu'on me dise que ce soit un' femme,
Et qu'elle ait un peu de nichons.
De voir d'la blonde à la brune,
C'est des folies à chaque instant,
Car, malgré mes bonn's fortunes,
J'aurais pas mal d'argent.

III

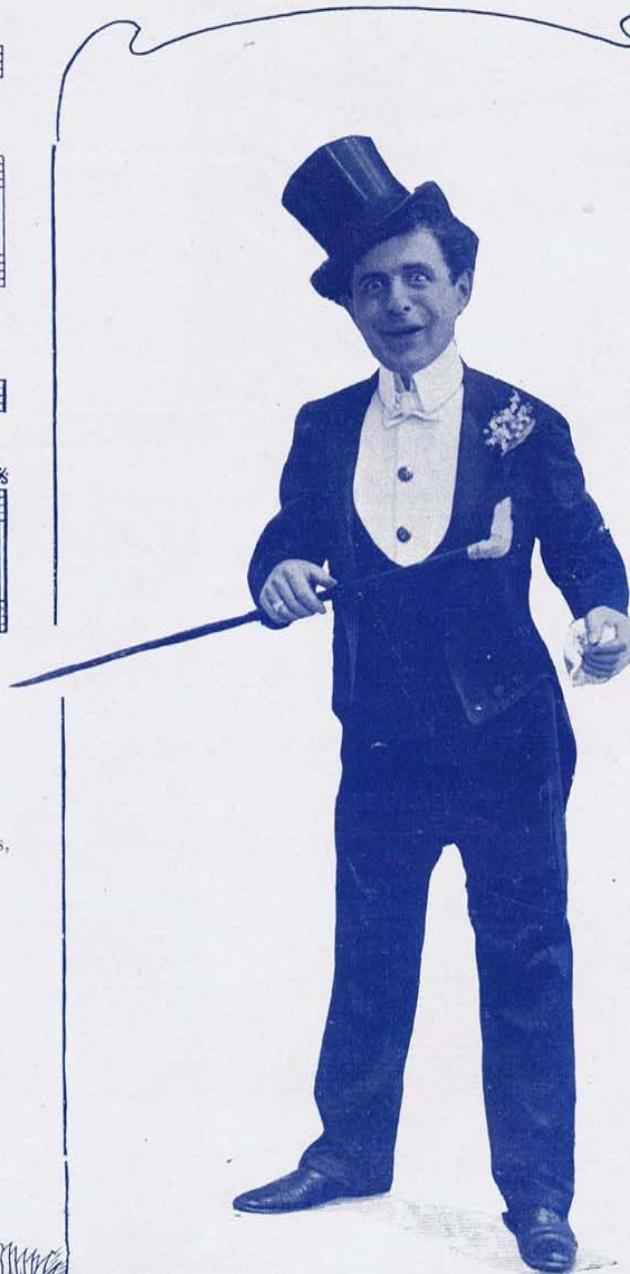
Quand j'entends un chat qui miaule,
Quand j'vois deux chiens qui s'dis'nt bon-
[jour.
Malgré moi je trou' tout drôle,
Qu'on g'it's tendress' et leurs mamours;
Qu'on qu'un tourtereau j'rroucoule
Quand j'vois un coq flirter
Avec une de vingt-cinq poules
Quand j'voudrais chanter.

IV

Aux femm's je dis des bêtises,
Tout en leur faisant les yeux doux;
Je les respir', je me grise
De leurs parfums, de leurs froufrous,
Le soir ma flamme persiste.
Et lorsque j'arrive au Concert,
Pour qu'y ait pas l'feu, l'machiniste
Fait baisser l'rideau d'fer.

V

Ne pouvant pas t'nir en place,
Je vais au bal et, plein d'ardeur,
J'invite un' bell' que j'enlace;
Et que je presse sur mon cœur.
Etant d'humeur folichonne,
J'la fais tourner passionnément,
Et pendant qu'ell' tourbillonne
J'luis dis en chahutant.



Comme un gamin je m'enflamme,
Je cours après tous les jupons.

L'ARMOIRE A GLACE

CHANSON

Créée par

DEVASSY

Paroles de
L. LELIÈVRE & E. GIRAUDÉ

Musique
de BYREC

DEVASSY



Paris qui Chante



II

Quand la jeune fille a seize ans,
Sa journée entière se passe
A lorgner ses charmes naissants.
De profil, de dos, et de face.
Ses p'tits nichons déjà têtus
Se reflètent dans la psychée.
Devant ces trésors ingénus,
Elle murmure émerveillée :
« Qui donc viendra cueillir
Les pommes du plaisir ? »

REFRAIN

Ne la voyant plus s'en aller
La glac' réfléchit sans parler,
Tandis qu'elle, à n'en plus finir,
S'admire et parl' sans réfléchir,
Et songeant aux pos's de l'amour,
Attendant le bonheur qui passe,
Elle admire son corps fait au tour
Devant la glace.



III

Enfin un époux est venu.
Le soir dans la chambre nuptiale,
Avant d'aller vers l'inconnu
Goûter aux tendresses idéales,
Devant la glac' premier amant
Qui vit son corps de femme éclore,
En se dévoilant lentement,
La mariée s'admire encore.
Témoins des anciens jours
De ses rêves d'amour.

REFRAIN

La glace l'a vu ce matin
Sur son corsage de satin
Poser la branche d'oranger
Que maint'nant il faut retirer
Anxieuse et tout en tremblant,
A regret elle se délace
Songeant qu'il faut dans un moment
Quitter la glace.



IV

Depuis ce jour combien de fois
La jeun' femm' s'est-elle attardée
Devant son miroir d'autrefois,
Ami de ses chères pensées ?
On l'ignore, mais son époux,
Un soir, voulut briser la glace,
Il était devenu jaloux
Du miroir qui voyait ses grâces.
Puis, plus tard, s'admirant
Elle se vit un ch'veu blanc.

REFRAIN

La tristesse l'envahissait
Car son mari la délaissait.
A sa glace elle dit tout bas :
« Tu es polie, lui ne l'est pas. »
Et pour essayer de cacher
Du temps l'ineffaçable trace,
Elle reste des heures à s'maquiller,
Devant la glace.



EN ROUTE POUR LA CHASSE



LÉO POUGET

MAZURKA
POUR PIANO

PAR
LÉO POUGET

Cor dans le lointain.

PIANO *p*

Orchestre. *mf* Orchestre.

f m.g.

ff

MAZURKA.

f p f p f p f



L'AMOUR EN RÊVE

Chanson

créée par GIRALDUC

Paroles de FERNAND DISLÉ

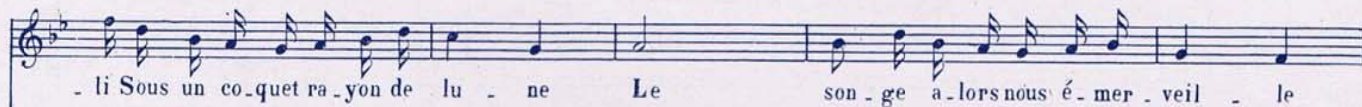
Musique de DUCREUX



GIRALDUC



Moderato



vé Cesontles rê - vesqueje pré - fè - re J'aimeà rê - ver rê - ver d'a - mour Ah! qu'il est donc charmant de fai - re Des

rê - ves bleus même en plein jour Un amoureux a beaume plai - re Cesontles rêves que je pré - fè - re

I
En baissant sa paupière brune,
Seule, au milieu de son grand lit,
Rêver d'amour, c'est si joli
Sous un coquet rayon de lune.
Le songe alors nous émerveille,
Et bien qu'il reste inachevé,
Jusqu'au moment où l'on s'éveille
C'est le paradis retrouvé.

AU REFRAIN.

II
Sous le blanc rideau qui la cache,
La pensionnaire à l'œil noyé,
En étreignant son oreiller,
Rêve à son cousin le potache.
Jusqu'à l'hymen, vierge ignorante,
En rêve on ne fait pas le mal,
Et lorsque le diable vous tente,
Cela ne tire pas à mal.

AU REFRAIN



III
Si les lits avaient un langage,
Comme ils pourraient en raconter!
Ils ne doivent pas s'embêter
Les premiers soirs du mariage,
Après la conjugale étreinte,
En rêvant sur son traversin,
Madame dit, la voix étreinte :
« C'est meilleur avec mon cousin. »

AU REFRAIN

IV
S'il est des rêves bleus ou roses
A quoi songe un vieux polisson,
Qui dans son logis de garçon
Ronfle seul, les persiennes closes,
Il rêve aux blondes, aux brunettes.
Dont jadis il s'était toqué,
Il rêve surtout aux noisettes,
Qu'il n'est plus de force à croquer.

AU REFRAIN

FORTES TÊTES

PIÈCE en UN ACTE
PAR E. P. LAFARGUE

représentée à l'ELDORADO



La scène représente un cabinet de travail. Au mur, cartes, panoplies, etc. ; à droite, premier plan, bureau et fauteuil ; au fond, grande fenêtre donnant sur le jardin, chaises, fauteuils, canapé à gauche, premier plan, etc. Tableaux militaires dans un coin à droite, tableau noir sur chevalet, bibliothèque, etc., porte à deux battants au fond, portes à gauche et à droite, cheminée à gauche.

SCÈNE PREMIÈRE

BERLURET, VICTOIRE.

VICTOIRE, au lever du rideau, elle époussette les meubles.

Dix heures ! c'est l'heure où le fourrier vient communiquer le rapport au capitaine Fock et me communiquer à moi ses sentiments inflammatoires. Ah ! je sens le cœur qui me bat !...

BERLURET, entrant.

Bonjour, ma cocotte. Le capiston n'est pas là ?

VICTOIRE, tendant la joue.

Tu peux y aller.

BERLURET, l'embrassait.

Ah ! superbe créature, y a de la réjouissance tout de même...

VICTOIRE.

Comment ça se fait que t'es pas venu hier soir ?

BERLURET.

Tous consignés par ordre ; un sacré turbin de tous les diables, rapport aux nouveaux hommes versés à la batterie.

VICTOIRE.

Ah ! oui les rouspéteurs !...

BERLURET.

Oui, les fortes têtes de Poitiers et les Polytechniciens de Paris.

VICTOIRE.

Ah ! oui les Polytechniciens, ceussés qu'a fait du baroufle.

BERLURET.

Ah ! puis c'est que le ministre, il ne badine pas. Tu sais, on les aura à l'œil.

VICTOIRE.

Et moi-z-aussi, tu m'as à l'œil.

BERLURET.

Tu voudrais que je te paye, tout de même.

VICTOIRE.

C'est pas ça que je veux dire, mon chéri, t'es si beau.

BERLURET.

On le dit... Dis donc, il ne reste pas du poulet d'hier au soir ?...

VICTOIRE.

Si, mon ange, veux-tu une cuisse ?...

BERLURET.

Pendant que tu y es, apporte-m'en deux.

VICTOIRE.

Tu en auras quatre. (Elle sort.)

SCÈNE II

BERLURET, puis JULES-ALBERT.

BERLURET.

Quelle femme... Il n'y a encore que ces distractions-là de vrai, au régiment.

(Jules-Albert, entrant, en bourgeron, tête de jeune homme abruti par les mathématiques, un binocle sur le nez, il tient une lettre, et heurte Berluret.)

BERLURET.

Vous ne pouvez pas faire attention, vous ?

JULES-ALBERT.

Je suis myope.

BERLURET.

Que demandez-vous ?

JULES-ALBERT

Le capitaine Fock.

BERLURET.

D'abord, comment ça se fait que vous êtes sorti de la caserne à cette heure-ci ?

JULES-ALBERT.

Le chef m'a donné la permission de la soupe.

BERLURET.

Nous verrons ça... Comment vous appelez-vous ?...

JULES-ALBERT.

Dubois, Jules-Albert, fourrier.

BERLURET.

Ah ! oui, vous êtes un des nouveaux incorporés... encore un fricoteur... Vous venez de Poitiers ?...

JULES-ALBERT.

Non, fourrier. (Sortant son livret.) Voici mon livret... Je viens de Polytechnique.

BERLURET, feuillette le livret et le rend à Dubois.

Oui, forte tête. Je me disais aussi : trouve moyen de tirer au flanc quand on est à peine arrivé, fils de famille, recommandé... On vous dressera, c'est l'ordre du ministre...

JULES-ALBERT, à part.

Si le capitaine est aussi accueillant, ça promet.

BERLURET.

Ne m'interrompez pas... surtout quand je parle, et qu'est-ce que vous lui voulez au capitaine ?...

JULES-ALBERT.

C'est pour lui porter une lettre.

BERLURET.

Naturellement, je le disais bien, le piston... Ah ! mon garçon, ici, c'est rasibus. (Montrant ses galons.) Au 50° d'artillerie on n'arrive que par le mérite et les qualités individuelles...

JULES-ALBERT.

Oh ! moi, vous savez, je ne tiens pas à arriver, j'aimerais autant partir...

BERLURET.

De quoi ? des familiarités avec un supérieur, je vous briserai... Et pis d'abord, qu'est-ce que ces façons de vouloir passer avant les gradés ? J'attends le capitaine, vous le verrez après, allez dans le jardin...

JULES-ALBERT.

Et ma lettre ?

BERLURET.

Donnez-la-moi (il la prend), je lui remettrai. C'est la voie hiérarchique, faut suivre la filière...

JULES-ALBERT, à part.

Je n'en suis pas plus filière pour ça.

BERLURET.

Suffit, rompez !... (Jules-Albert se heurte dans la porte.) Qu'est-ce que vous faites donc ? Vous n'y voyez pas clair, même avec vos lunettes. D'ailleurs le capitaine n'aime pas ça, vous ferez bien de les retirer...

JULES-ALBERT, sortant.

Et moi qu'étais entré à Polytechnique pour pas faire mon service militaire... (il sort par la porte du fond, on l'aperçoit passer devant la fenêtre du jardin.)

SCÈNE III

VICTOIRE, JULES-ISIDORE, BERLURET

VICTOIRE.

Mon adoré, je t'ai préparé ton petit gueuleton sur le buffet de la cuisine. Y a un demi-poulet et le bon vin qu'on ne boit qu'aux anniversaires...

BERLURET.

Chouette!... (Il l'embrasse.) Ah! superbe créature...

VICTOIRE.

Va vite, je vais voir où le capitaine en est de sa toilette...

BERLURET, de la porte.

Ah! tu lui diras qu'un nommé Dubois a apporté une lettre de recommandation qu'il doit lui remettre...

VICTOIRE.

Où est-elle, cette lettre?

BERLURET.

Là, sur le bureau.

VICTOIRE, cherchant dans les papiers.

Celle-là?

BERLURET.

Oui... à tout à l'heure. (Il sort par la droite.)

VICTOIRE.

Ah! qu'il est beau!...

JULES-ISIDORE, entrant du fond.

Pardon, excuse, la compagnie... Oh! une fumelle!...

VICTOIRE.

Qu'est-ce que vous voulez, militaire?..

JULES-ISIDORE.

Ah! mais c'est la Victoire! tu ne me reconnais-t'y pas... Dubois, Jules-Isidore, le petit-fils à la Clochebois...

VICTOIRE.

Non, c'est-y qu't'as changé, mon pays?...

JULES-ISIDORE.

Et toi, que t'as renforcé, ma payse?... (Il lui prend la taille.)

VICTOIRE.

Ah! t'as toujours l'imagination à la rigolade...

JULES-ISIDORE.

Dame le sesque... c'est le sesque...

VICTOIRE.

Mais comment que te v'la par cheux nous, à c'theure... Je te croyais en garnison à Poitiers.

JULES-ISIDORE.

Ils m'envoient ici en pénitence: faut te dire qu'il y a eu un bouzin de tous les tonnerres de Dieu, rapport à l'indiscipline et qu'on nous a disepersés toute la batterie aux cinq cent mille diables...

VICTOIRE.

Ça, c'est rigolo, par exemple!...

JULES-ISIDORE, l'embrassant.

Et ils appellent ça m'envoyer en pénitence; hum! c'est bon, j'en reprends une bouchée. (Il l'embrasse à nouveau.)

VICTOIRE.

Eh là! Dubois, c'est point ton bien! ça, tu sais...

(Elle fuit devant Isidore qui la poursuit en tournant autour du bureau.)

JULES-ISIDORE.

Avec ça que c'était point mon bien, dans le petit bois de Mayeux, après vèpres, tu l'as-t'y passé la revue d'installation...

VICTOIRE.

Ah! à cette époque-là, c'était bon, mais au jour d'aujourd'hui, quand même que ça serait bon, ça serait pas bon, vois-tu?

JULES-ISIDORE.

Compris, t'as un galant. (Un temps.)

VICTOIRE.

Savoir! (Un temps.)

JULES-ISIDORE.

Dans la troupe?... (Un temps.)

VICTOIRE.

Des fois... (Un temps.)

JULES-ISIDORE.

Un canonnier?... (Un temps.)

VICTOIRE.

Plus souvent... (Un temps.)

JULES-ISIDORE.

Un gradé?

VICTOIRE.

Le bruit en court...

JULES-ISIDORE.

Oh! mince... (Saluant militairement.) C'est bon, on se retire, madame l'Adjudante!...

VICTOIRE.

C'est pas tout ça, qu'est-ce que t'y veux au capitaine?..

JULES-ISIDORE.

C'est lui qu'a fait demander un homme exerçant dans le civil la profession de maçon...

VICTOIRE.

Oh! oui, y a des bricoles à replâtrer, des lézardes au mur du dehors et la cheminée qui perd... T'as du temps de reste, faut d'abord que le capitaine voie le fourrier pour le rapport. Et puis, tu sais, on se présente pas devant le capitaine en treillis, faut la petite veste...

JULES-ISIDORE.

Ah! bien, je l'ai dessous. J'vas retirer mon bourgeron, et ça fera la rue Michel... (Il retire son bourgeron et le pose sur la fenêtre.)

VICTOIRE.

T'en as pour un bon petit quart d'heure à attendre...

JULES-ISIDORE.

C'est bon, j'vas faire le tour du propriétaire dans le jardin. (Il sort.)

VICTOIRE, le rappelant.

Ah! Dubois!... j'oubliais...

JULES-ISIDORE.

De quoi?...

VICTOIRE.

Prends ta lettre. (Elle lui donne la lettre de J.-A'bert.)

JULES-ISIDORE.

Pourquoi faire?...

VICTOIRE.

Une lettre que tu dois remettre au capitaine...

JULES-ISIDORE.

Ah! bon... Y a rien à lui dire avec?...

VICTOIRE.

Non, rien...

JULES-ISIDORE.

Alors, à tout à l'heure. (Il veut l'embrasser, elle le repousse), madame la Lieutenant.

SCÈNE IV

LE CAPITAINE, SUZANNE, VICTOIRE.

VICTOIRE.

C'est c'ti-là qu'a eu ma rose tout de même... Aujourd'hui y a beau temps qu'elle court...

LE CAPITAINE, entrant.

Victoire?

VICTOIRE.

Qu'est-ce qu'il y a, mon capitaine?..

LE CAPITAINE.

Je m'embête...

VICTOIRE.

Bien, mon capitaine...

LE CAPITAINE.

Ça a l'air de vous être égal, ce que je vous dis là!... Vous vous en foutez, vous, que je m'embête...

VICTOIRE.

Mon capitaine, vous me le dites tous les jours, à toute heure, je commence à le savoir.

LE CAPITAINE.

Oui... Ah! que c'est embêtant de s'embêter! Le fourrier est venu pour le rapport?...

VICTOIRE.

Oui, mon capitaine, il attend dans le jardin (à part) avec les poulets. (Haut.) Ah! mon capitaine, y a aussi un nommé Dubois qui est venu et qui attend.

LE CAPITAINE.

Dubois, c'est bon. Faites entrer le fourrier, que j'en finisse avec celui-là d'abord.

VICTOIRE.

Oui, mon capitaine. (Elle sort.)

LE CAPITAINE, s'étend dans un fauteuil, devant le bureau, bâillant.

Ouah!...

(A suivre.)